

Extraits, *Nos corps pirogues*, 2022

On était après les attentats, les pertes, toutes sortes de pertes, les peurs que les opinions et les lois se durcissent, que l'Europe se ferme plus encore et on avait raison d'avoir peur. Cet air-là me donnait des perspectives. (p. 162)

Dans ce récit, Marie Cosnay rend compte du parcours douloureux des mineurs d'Afrique de l'Ouest qui arrivent en France en 2017. Elle évoque en particulier le cheminement d'un jeune Guinéen de seize ans, Saâ, en devenant son porte-parole, racontant sa souffrance et les injustices qu'il a vécues...

(.) L'enfant de seize ans fait plus vieux que son âge, *c'est la souffrance qui a fait ça à mes joues*. L'enfant de seize ans dans la ville ne cesse de marcher. Ne pas dormir, marcher, le nombre de choses apprises depuis que sa mère est morte, il avait onze ans, on l'a arraché à l'école, il a travaillé dans les champs, puis comme docker puis comme docker en Algérie, dur pour gagner et passer, n'a pas gagné mais un jour est passé, camion bondé, des mois pour le Maroc le canal et l'Espagne, arrivé à Paris, a longtemps attendu avant que quelqu'un dise ; vous n'avez pas seize ans, voyez le dispositif majeur, sans écoute sans discussion sans récépissé, c'est la douleur et le temps passé qui a fait ça à mes joues, Philippe écrit un courrier pour rappeler aux élus ce qu'ils doivent à l'enfance, pendant ce temps l'enfance marche la nuit dans les rues de Paris, l'Est de préférence parce qu'il y a des noirs, l'enfance marche glacée dans la nuit de mars de Paris, s'installe sous un proche, somnole dix minutes, repart, désire étudier, tu seras un personnage, un grand personnage, un grand personnage passe par Paris, les études on n'y est pas, il faudrait qu'il passe par un lit, le grand personnage, il en a appris des choses depuis qu'il a perdu sa mère, se méfier, faire des choix, un lit, on n'y est pas encore. Le documentaire 2017 n'est pas un conte cruel. L'enfant tourne dans les nuits de Paris, chaque matin il veut qu'on le croie un enfant mais : tu as beaucoup vécu. Ta mère morte t'a vieilli, le travail comme la route t'ont vieilli, le désert t'a vieilli, la forêt de Paris t'a vieilli. (p. 27-29)

(.) Nos institutions veulent et disent respecter les droits de l'homme, la convention de Genève sur les réfugiés, les droits internationaux de l'enfance. Afin de respecter et piétiner à la fois les droits et les conventions, on nie ; l'enfant n'est pas enfant, le demandeur d'asile non éligible à l'asile (il s'agit d'autre chose ; il avait faim, son climat se dérègle, rien de politique). Bref, à la fois oui à la convention et aux droits internationaux et non, puisque l'enfant n'est pas enfant, le demandeur est un menteur. C'est l'issue qu'on choisit. (p. 76-77)

(.) Il y avait donc, plus qu'un besoin, un désir de se trouver, ou retrouver dans le miroir de l'autre. Les ressemblances étaient immenses : celui qui vient est un adolescent, qui a fait des expériences radicalement différentes de celles d'un adolescent d'ici. Qui jamais, pour faire Tanger-Hendaye ou Conakry-Paris, n'imaginera qu'il peut perdre la vie ou voir ses camarades la perdre. Notre différence radicale, ce sont les expériences. L'épreuve des périls. Notre différence radicale (c'est bien pour ça qu'on a précédemment évoqué la piété, les sacrements, ce quelque chose de religieux qui nous interpelle), notre différence radicale est notre rapport à la mort. Notre rapport si différent à la proximité, à la possibilité de la mort. La mort, ce qui nous fait semblables, et nous distingue radicalement. (p.162-163)

Nos corps pirogues, © Editions l'Ire des Marges, collection Majuscule, 2022, 167 p.

*** **